NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

116 N° 5 1994

L'évangélisation: des Lumières au New Age

Gérard CHOLVY

p. 701 - 714

https://www.nrt.be/en/articles/l-evangelisation-des-lumieres-au-new-age-81

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'évangélisation: des Lumières au New Age

Dans la théologie pastorale contemporaine «évangélisation» est un terme relativement récent. Sa vulgarisation semble venir des Églises protestantes. Il en est de même pour le terme «Réveil» (*Revival*) qu'on peut souhaiter voir adopté en raison de la connotation calamiteuse, au moins en France, du terme «Restauration»[1]. Certes on peut préférer à «Réveil», «Renaissance» ou «Renouveau». Dans le Nouveau Testament les substantifs équivalents sont: «service (ou ministère) de la parole» (*Ac 6*, 4) ou «Évangile» au sens d'Évangile en action. Quant à «l'apostolat», il englobe toutes les conséquences de l'évangélisation, c'est donc un terme plus vaste. De nombreux textes montrent, par contre, que «témoignage» coïncide concrètement avec annonce de l'Évangile.

«Évangéliser», c'est la mission première reçue par les Apôtres et l'Église: «Allez prêcher l'Évangile à toute créature» (*Mc 16*, 15), «De toutes les nations faites des disciples» (*Mt 18*, 19). L'évangélisation, c'est la première étape de la catéchèse, la «proclamation», le Kérygme. L'expression est aujourd'hui préférée à «mission» (de *mittere*: envoyer), bien que «mission» ait un sens plus large. En fait, les chevauchements sont difficiles à éviter.

Le point de départ de cette étude est le tournant de 1760, celui que les historiens de l'époque moderne s'accordent à considérer comme le moment d'une inflexion à partir de laquelle l'évolution du sentiment et de la pratique religieuse se fait sous le signe du reflux[2]. Par ailleurs, on a trop dissocié jusqu'ici, et nous plaidons coupable, l'histoire des missions extérieures de celle de l'évangélisation *ad intra*. La même démarche interrogative devrait lier l'une et l'autre. Les hypothèses qui suivent émanent d'un «généraliste» qui travaille à une vulgarisation qu'il souhaite de bon aloi concernant l'acquis d'une réflexion sur l'histoire[3]. L'angle de vue part du

---

1. G. CHOLVY, *La religion en France du XVIII^e siècle à nos jours*, coll. Carré-Histoire, Paris, Hachette, 1991.
2. *Histoire religieuse de la France*, tome 3, Paris, Seuil, 1990, en particulier les analyses de D. Julia et M. Vovelle.
3. Ce texte est un exposé fait le 12 juillet 1993 à l'Université d'été aux Facultés Catholiques de Lille, lors d'un Colloque d'Histoire Religieuse organisé par une association créée cette année-là pour contribuer à la culture religieuse historique des étudiants et jeunes chercheurs, laïcs ou clercs, et des journalistes.

catholicisme français: aussi bien celui-ci a-t-il été affecté depuis la Révolution de 1789 par des turbulences telles que ses milieux dirigeants ont été sans cesse provoqués à ouvrir des voies nouvelles.

1. Le traumatisme révolutionnaire et les réveils romantiques

La Révolution commence avant la Révolution, le grand tournant paraît bien se situer aux alentours de 1760. Le reflux ne concerne pas seulement la France, même s'il y est peut-être plus prononcé. C'est que l'un des fers de lance de l'évangélisation extra-paroissiale disparaît avec les jésuites. Il faut s'y arrêter, car il semble que les historiens n'en ont pas envisagé toutes les conséquences[4]. Les attaques conjuguées des philosophes, des gallicans et autres joséphistes, des jansénistes et d'autres ordres religieux, aboutissent, après l'interdiction au Portugal (1759) puis en France (1762-1764), à la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773. Ceci est lourd de conséquence *ad extra*: l'Église se prive de 3 000 missionnaires qui doivent quitter leur poste. Pour donner une idée, qu'il suffise d'indiquer que la Société des Missions étrangères de Paris a, en 1780, ... 35 missionnaires de l'Inde à la Chine. Mais les conséquences *ad intra* ne sont pas moins importantes. On a relevé, de longtemps, le démantèlement du réseau des collèges et le déficit qui en est résulté quant à la formation des élites. Mais l'action des jésuites était loin de se borner à l'enseignement. Chaque collège était un centre de mission, prédications et fondations diverses. Ainsi, dans la France de l'Ouest, il existait un véritable quadrillage par des Maisons de retraite. À Rennes, nous dit Michel Lagrée, «leur expulsion [des jésuites] casse l'un des ressorts essentiels de la conquête baroque». Les jésuites sont aussi des précurseurs, dans les villes, de la pastorale spécialisée, avec leurs congrégations mariales, véritable complément de la pastorale, indifférenciée le plus souvent, de la paroisse. Il existait des congrégations de jeunes gens, mais aussi de messieurs et d'artisans, de demoiselles, mais aussi de dames, de servantes et

4. Il y a beaucoup à glaner, pour la France, dans la collection *Histoire des diocèses de France*, en cours de publication chez Beauchesne. C'est dans les volumes de cette collection que se trouvent les contributions de M. LAGRÉE et de J. SOLÉ. Très suggestif est le dernier livre de Louis CHÂTELIER, *La religion des pauvres. Les sources du christianisme moderne du XVI^e - XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1993.

d'ouvrières. À Grenoble, nous dit Jacques Solé, «l'extinction des congrégations laissait un vide profond dans la piété laïque», ce que Lamennais confirme de son côté et, pour Paris, dans ses *Réflexions sur l'état de l'Église en France* (1808): «Lorsqu'en 1762 les congrégations furent détruites pour la plupart avec les jésuites..., en moins de dix-huit ans il y eut dans la capitale une diminution de moitié dans le nombre de personnes remplissant le devoir pascal. Vers le même temps, et par la même cause, on vit peu à peu tomber en désuétude les pratiques pieuses, la visite quotidienne des églises, la prière commune dans les familles.» Comme, au moins en France, la reconstitution des congrégations à partir de 1800-1802 est un échec - Lyon est une exception -, il en résulte un déclin prolongé de l'emprise du catholicisme sur les citadins: on sait que la Congrégation de Paris, bête noire du gallican Montlauzier et compromise avec les Chevaliers de la Foi, est interdite en 1830. Une situation qu'on ne retrouve pas dans les pays germaniques.

Tout n'est cependant pas négatif dans la crise que traversent la «Fille aînée de l'Église» et l'Europe napoléonienne entre 1790 (vote de la Constitution civile du clergé) et 1815 (le traité de Vienne). L'Église est allégée de bien des pesanteurs historico-temporelles. La persécution a stimulé le zèle d'une minorité, l'initiative féminine a été souvent libérée. La résistance fait naître ces «chrétientés», stables jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, où les clercs sont proches du peuple; le courage des martyrs et des confesseurs de la foi y a laissé de profondes traces. Mais non moins durables sont les séquelles de la désorganisation du cadre ecclésial. Elles entravent les réveils: déficit de la formation intellectuelle des jeunes clercs et, par voie de conséquence, tentation de donner le fidéisme comme réponse au rationalisme des Lumières; montée considérable de l'ignorance religieuse (le prescrit) des fidèles.

Si les réveils romantiques sont une réalité, les rythmes et l'étendue en sont divers[5]. Les vecteurs de l'évangélisation sont alors le clergé séculier dont les rangs sont reconstitués plus ou moins rapidement: mais il hésite entre restaurer à l'identique ou innover. L'école joue alors un rôle essentiel dans la transmission du prescrit: car c'est l'instituteur qui apprend «la lettre du catéchisme» aux enfants, que ceux-ci soient catholiques ou qu'ils soient pro-

5. Analyse dans le tome 1 de l'*Histoire Religieuse de la France contemporaine*, 1800-1880, Toulouse, Privat, 1985, et, dans une perspective européenne, dans le tome 4 de la *Nouvelle Histoire de l'Église*, Paris, Seuil, 1966, «Le réveil des forces spirituelles», p. 434-466.

testants. En France, la loi Guizot (1833) fait le rappel de cette prescription. Il en résulte que l'évangélisation a de meilleures chances de prendre racine là où la scolarisation est mieux assurée. Des congrégations de Petits Frères naissent avec cette ambition comme objectif: Marcellin Champagnat, Louis Querbes, Jean-Claude Colin, Jean-Marie de Lamennais comptent parmi leurs fondateurs. La «sœur», et c'est une innovation, devient présente au village, où une «pieuse fille» l'a parfois précédée. Les missions intérieures, d'abord dans les villes, visent à susciter un élan dans le peuple. Leur succès peut être relatif. Des sociétés de missionnaires diocésains prolongent cette action dans le monde rural. La prédication, la pratique des sacrements, portent la marque du rigorisme gallican. Il faut attendre 1840 pour que la *Théologie morale* de saint Alphonse de Liguori soit reçue en France alors que, dès 1825, l'Encyclique *Caritate Christi* de Léon XII invitait les confesseurs à moins de rigueur dans le sacrement de pénitence, c'est-à-dire dans le délai d'absolution. Il faut attendre ces mêmes années pour que les inflexions de la piété romaine contribuent à rapprocher la religion du peuple de celle des clercs, chacun faisant un pas vers l'autre. Un grand crédit est alors accordé aux cantiques populaires, aux processions et aux pèlerinages. La redécouverte de Jésus-Christ passe par Lamennais et le succès de *L'Imitation*; par Liguori avec la diffusion de *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*; par l'essor du culte du Sacré-Cœur. L'amour du Christ pour les hommes devient un message d'espérance mais cette évolution appartient à la très longue durée, la représentation du Dieu vengeur n'a pas disparu au XX^e siècle, la crainte filiale ne se substituant que très lentement à la crainte servile. Le culte marial et celui des saints se développent, ces derniers peuplant un imaginaire chrétien entretenu par la lecture assidue de la Vie des Saints, où quelques uns trouvent des modèles à imiter: saint François Xavier est à l'origine de bien des vocations de missionnaires *ad extra*.

La Révolution a, en effet, contribué à faire redécouvrir la dimension universelle de l'Église comme aussi la renaissance d'une spiritualité marquée par l'acceptation du martyre[6]. La première moitié du XIX^e siècle se signale, avant même l'essor de la colonisation européenne, par le renouveau de la mission lointaine. À la fin du XVIII^e siècle, en Angleterre, naissent la «Bible

6. Cf. *Les Réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours*, Actes du colloque de Lyon (1980), Paris, Beauchesne, 1984, et J. COMBY, *Deux mille ans d'évangélisation. Histoire de l'expansion chrétienne*, Paris, Desclée, 1992.

and Foreign Society» et la «London and Missionnary Society»;. en 1822, en France, l'Association pour la propagation de la foi et la Société des missions évangéliques de Paris[7]. Le Pape Grégoire XVI va donner une forte impulsion au mouvement missionnaire, au sein duquel, pour le catholicisme, les Français jouent un rôle essentiel. Missions Étrangères de Paris, lazaristes, jésuites prennent un nouveau départ; de nouvelles sociétés sont fondées. S'il fallait citer deux noms, ce serait celui d'Anne-Marie Javouhey et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, ainsi que celui du Père Libermann[8]. Quelques-unes des nouvelles fondations associent étroitement mission *ad intra* et mission *ad extra*: ainsi ces Missionnaires de Provence (1816) d'Eugène de Mazenod, devenus les Oblats de Marie-Immaculée.

Ces réveils romantiques ne doivent pas masquer la difficulté qu'éprouve le christianisme à reprendre pied dans plusieurs villes. Quelles réponses sont alors apportées à ce problème? En 1835 commence à Paris, avec M. Le Prévost, le «patronage des apprentis» à la suite de la fondation, deux ans auparavant, de la Conférence de charité devenue Société de Saint-Vincent de Paul. En 1840, l'abbé Ledreuille fonde la Société de Saint-François Xavier «pour l'évangélisation des infidèles intérieurs dans la classe ouvrière». En 1849, un vicaire anonyme décrit à l'archevêque de Paris l'impuissance des vecteurs ordinaires de l'évangélisation. En 1844, à Londres, le souci de rejoindre les jeunes employés venant de la province inspire à George Williams l'idée de fonder la «Young Men's Christian Association». En 1849, à Cologne, l'abbé Kolping fonde une association de compagnons, pour lesquels il ouvre des foyers où l'éducation de la responsabilité est entreprise. C'est un succès; en 1854 le tiers du contingent annuel d'apprentis dans la ville les fréquente. On compte 185 foyers de Compagnons en 1858. Durable sera la solidité du catholicisme rhénan dans les villes. L'Œuvre n'a pu s'implanter en France malgré des tentatives dans ce sens. Par contre, des patronages d'enfants et d'adolescents se créent en différentes villes et, à Paris en 1850, pour les filles, à l'initiative de Sœur Rosalie, Fille de la Charité[9].

---

7. Thèse récente de J. F. ZORN, *La Mission de Paris de 1822 à 1914*, Paris, Karthala, 1993.
8. Sur Libermann, Paul Coulon et Paule Brasseur, *Libermann 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaire*, Paris, Cerf, 1988.
9. *Le patronage ghetto ou vivier?*, sous la direction de G. CHOLVY, Paris, Nouvelle Cité, 1988 (deux contributions concernent la Belgique).

2. La crise positiviste et les réveils spiritualistes

Même si l'on tient compte, comme il se doit, d'une chronologie qui n'est pas partout la même ainsi que des rapports différents qui existent entre les Églises et l'État ou l'Église et le monde..., que l'Église soit catholique romaine, anglicane, luthérienne ou calviniste, le positivisme, phénomène intellectuel européen, affecte plus ou moins tôt, et plus ou moins profondément, l'intelligentsia d'abord, les classes moyennes ensuite et, plus ou moins, les élites des couches populaires surtout urbaines; ceci aux environs de 1860. Autour de cette date et malgré la poursuite sur la lancée des missions extérieures, la colonisation favorise maintenant leur essor; malgré la tenue des chrétientés populaires - de la Galice à la Franche-Comté, des Flandres à la Vénétie, un mouvement de reflux affecte la vitalité des Églises et les conduit toutes, en Europe occidentale, à combattre sur le front des Œuvres. Celles-ci, à l'initiative de clercs ou de laïcs issus du monde des notables, cherchent à colmater les brèches faites dans la paroisse urbaine. Les Œuvres couvrent tous les âges de la vie, des layettes aux vieillards délaissés, le socle solide étant celui du patronage et, l'État libéral aidant, elles font face à toutes les détresses sociales. Ainsi, la paroisse devenant une nébuleuse, les petites communautés qui se forment en son sein recréent une sociabilité populaire dont, s'il fallait chercher une comparaison aujourd'hui, l'islam fournirait des exemples analogues en Afrique. Ces communautés, véritables contre-sociétés, pallient les effets du déracinement et du dénuement social et culturel. Le modèle de l'homme d'œuvres est fourni par le confrère de la Société de Saint-Vincent de Paul, modèle qu'Albert de Mun transpose en partie (en partie seulement) dans l'Œuvre des Cercles Catholiques d'ouvriers.

Ces Œuvres ont un développement inégal selon les pays et les régions. Leurs terres d'élection se situent dans les pays germaniques, celui du *Vereine Katholicismus* , en Belgique et en France du Nord. En Italie, comme en France, les contrastes sont grands entre les Vénéties ou la Lombardie, bien pourvues, et l'Italie centrale ou du sud: l'Œuvre des Congrès (1875), à l'imitation des *Katholikentage* allemands, y amorce une organisation encore plus difficile à établir en France, l'Union des Œuvres (1872) n'ayant qu'une influence limitée et l'entente entre une élite de notables et le clergé étant fréquemment remise en question.

Édifier des contre-sociétés, privilégier une attitude de défense, semble alors logique - le socialisme tente de faire de même dans ses bastions municipaux -, puisque triomphe la «modernité» sur

le plan intellectuel (la Raison, le Progrès, la Science, véritables religions de substitution), technique et politique, avec les régimes libéraux. Cette action pastorale, décriée par la suite, a contribué néanmoins au maintien de noyaux de fidélité en des temps difficiles. Mais à propos de beaucoup de grandes villes, cependant pas toutes, on peut reprendre ce qu'écrivait l'abbé Bougaud en 1878: «Il ne faut pas se le dissimuler, l'ancien monde de la paroisse urbaine est, dans une foule de villes, de plus en plus stérile... Si on veut reconquérir la France il faut le reprendre, classes par classes, ... Il faut des exercices spéciaux pour les hommes, d'autres pour les ouvriers, pour les jeunes gens[10].» C'était, fort justement, attirer à nouveau l'attention sur une cause maintenant ancienne de détachement. La paroisse, «ruche bourdonnante», ne semblait pas le lieu adéquat de cette évangélisation. Les directeurs des patronages s'en étaient bien rendu compte quand ils avaient cherché à conduire leurs jeunes patronnés à l'église paroissiale. De là, l'ouverture de chapelles particulières et, de fait, une certaine remontée d'influence, perceptible, à Paris, par exemple en 1912. À propos des curés de Ménilmontant au début du siècle - MM. Blériot et Poulin - *Les Échos de Santa Chiara*, Bulletin des Anciens du Séminaire français de Rome, parle d'un «colossal effort d'évangélisation populaire tenté à Ménilmontant»[11], 500 hommes étant alors associés à l'apostolat «d'ouvrier à ouvrier» et «de patron à patron» dans les usines et les ateliers.

Mais sur le plan intellectuel, un retard important a été accumulé. Les Universités catholiques, à partir de 1878, participent au renouveau du thomisme préconisé par Léon XIII, à Louvain et Fribourg avant la France. L'Université du Sacré-Cœur à Milan n'est ouverte qu'en 1919. Libéralisme théologique protestant et modernisme catholique exercent leurs effets ravageurs. Une autre tentation revient à nouveau, un certain fidéisme, à tout le moins une piété faisant trop appel au sentiment et qui contribue à «féminiser» la religion. Ceci est vrai dans tous les cultes. Cette dérive se prolonge plus ou moins, plus longtemps en Espagne avec la «génération de 1898» - et c'est pour l'évangélisation des intellectuels que naîtra en 1928 l'Opus Dei - qu'en France, où le réveil spiritualiste, amorcé en 1886 par des conversions célèbres (Blondel, Claudel, Foucauld) et la fondation de l'Association catholique de la jeunesse française (A.C.J.F.), se développe à l'époque des «Jeunes gens d'aujourd'hui» à la veille de la Grande

10. *Le Grand péril de l'Église de France au XIX^e siècle.*
11. N° 59 (1909) 85 ss.

Guerre et gagne même les milieux populaires avec le Sillon et les Cercles d'études. Mais le catholicisme des œuvres est menacé par l'anti-intellectualisme et l'activisme. Il s'attire la mise en garde du Cistercien Dom Chautard dont *L'âme de tout apostolat* (1913) sera salutaire à beaucoup en ce qu'elle invite à un recentrage de la formation sur la vie intérieure, la sainteté: «sans la contemplation l'action tourne à l'activisme». On a pu parler «de l'hérésie des œuvres». Nous sommes à l'époque de la première Action catholique, celle de Pie X avec l'Encyclique *Il fermo proposito*(1905), qui encourage les laïcs à l'apostolat. La filiation au modèle de la Société de Saint-Vincent de Paul est toujours présente: dans les grandes organisations, l'initiative appartient aux laïcs, le prêtre est le «conseiller ecclésiastique». Ce catholicisme social est de type hiérarchique plus que démocratique. Ceci se retrouve à travers les Cercles catholiques d'ouvriers, l'A.C.J.F., les Ligues Féminines, la Fédération nationale catholique (1925) et le Scoutisme catholique.

Avec Pie XI apparaît la seconde Action catholique, plus cléricale en fait, car ce sont des prêtres qui impulsent les créations. Plus cléricale mais démocratique, à l'inverse des fondations précédentes. Et qui passe de la défense à la «conquête». Pie XI dans le contexte de la montée européenne du «Politique d'abord» et du culte du Chef (*Duce, Führer, Caudillo*, etc.) met en garde contre cette emprise. Il faut affirmer la «primauté du spirituel» et ne reconnaître qu'un Chef, le Christ: la fête du Christ-Roi est établie en 1925. L'apostolat s'organise sous le contrôle de la hiérarchie. Plusieurs modèles cœxistent. Un modèle italien à quatre piliers: jeunes gens, hommes, jeunes filles, dames. Plusieurs pays, Pologne, Espagne, Portugal, Autriche, Croatie, Slovénie l'adoptent. Un modèle belge puis français avec la spécialisation par milieu de vie et «l'apostolat du semblable par le semblable». Le parfait modèle en est la J.O.C.

Le jociste est «fier», thème très important en milieu populaire, fier de sa foi, avec les manifestations visibles de son identité: port de l'insigne, arrêt du travail le Vendredi saint à 15 heures, prière à genoux à la caserne; fier de l'Église, fier d'être ouvrier. Une autre formule d'apostolat direct, par contact personnel, visite à deux des familles - on reconnaît là la filiation avec la Société de Saint-Vincent de Paul -, action en paroisse le plus possible, connaît une extension très considérable dans certains pays: c'est la Légion de Marie, fondée en 1921 à Dublin par Frank Duff. Sait-on qu'en 1965, elle compte plus d'un million de membres actifs et dix fois plus d'auxiliaires, et qu'à son propos, Paul VI déclare, le

11 décembre 1965: «La fondation de la Légion est le plus grand événement de l'Église depuis la création des grands ordres mendiants du Moyen Âge»? Méfions-nous du gallocentrisme, même si c'est la France qui donne le ton, si elle «cuit le pain intellectuel de la chrétienté», dira Paul VI, reconnaissant la dette de l'Église vis-à-vis des expérimentations pastorales comme des recherches théologiques menées en France et que le Concile Vatican II consacre pour une large part.

Quant à la mission extérieure, elle évolue avec la nécessaire, mais difficile, formation d'un clergé indigène. «Il faut former un clergé indigène», écrit Benoit XV dans *Maximum illud* en 1919, et de même Pie XI, dans *Rerum Ecclesiae* en 1926, l'année du sacre des six premiers évêques chinois. En 1939, Pie XII consacre le premier évêque noir et le premier évêque malgache[12]. Mais le nombre et le rôle des missionnaires européens ou nord-américains restent essentiels et prépondérants: en 1936, 30 % des missionnaires catholiques sont des Français. Dans le même sens agit, côté protestant, l'Américain John Mott, qui ne sépare pas évangélisation *ad intra* et *ad extra*.

3. La crise des Sixties et l'appel à une Nouvelle Évangélisation

Après la Seconde Guerre mondiale, une réflexion sur l'échec relatif de l'Action Catholique spécialisée tend à substituer un autre modèle d'évangélisation, celui qu'a suggéré Charles de Foucauld ou «le temps de Nazareth»: «Les missionnaires de la première génération, et même d'autres après eux... devront renoncer à conquérir eux-mêmes des âmes: c'est là sans doute le plus dur sacrifice que l'on puisse demander à un missionnaire.» À la demande de Louis Massignon, René Bazin a publié en 1921 une *Vie de Charles de Foucauld*, dont il se vendra 200 000 exemplaires en deux ans et qui sera traduite en plusieurs langues. Proposé dans le contexte particulièrement difficile du contact avec l'islam - et repris par un Albert Peyriguère à El Kbab, au Maroc, en 1928 et les Petits frères de Jésus de René Voillaume en 1933, ce modèle est transposé dans le contexte, non moins difficile, du prolétariat industriel des grandes villes du milieu du XX^{e} siècle, puis dans d'autres milieux où une nouvelle annonce est nécessaire: monde rural déchristianisé, barrages, recherche scientifique, marine marchande, hôtellerie... Un nouveau modèle d'évangéli-

---

12. Bonne mise au point dans le tome XII (1914-1958) de la récente *Histoire du christianisme*, Paris, Desclée.

sation se met en place avec la Mission de France (1941), la Mission de Paris (1943) les Frères missionnaires des Campagnes (1943). En 1943 paraît *La France pays de mission?* des abbés Godin et Daniel. Il faut une mission indigène par des prêtres n'ayant pas charge de paroisse, travaillant en équipe, prenant appui sur des «militants intermédiaires». Le missionnaire se met à l'écoute et partage «la communauté de destin» de ceux auxquels il est envoyé. Le maître-mot de la mission devient «l'incarnation» (René Voillaume, *Au cœur des masses,* 1950) avec deux axes essentiels: les délais, la gratuité. Les délais ou le «Dieu lent». Le missionnaire n'aura pas de signe extérieur, ce qui est vrai aussi des membres des Instituts séculiers, dont la charte est donnée par Pie XII en 1947. Ainsi, sortant du «ghetto» de la paroisse et des œuvres, le missionnaire dit un «oui» au monde. Ce que l'optimisme des années soixante encourage.

Peu à peu, cependant, une rupture d'équilibre va se produire. Le constat rétrospectif en est fait dans un Conseil national de la Jeunesse étudiante chrétienne, en 1973: «On est passé successivement de la conquête à l'apostolat, de l'apostolat au témoignage, du témoignage à la présence, de la présence à l'écoute.» En effet, de 1960 à 1975 , c'est la forme de présence silencieuse qui domine du fait de la généralisation de la méthode de l'enfouissement, mais aussi chez certains d'une crise de la foi.

Des témoins, des acteurs ont ressenti un malaise et le disent sans qu'ils soient entendus. Peut-on vraiment distinguer deux temps successifs: l'un de civilisation-libération, l'autre d'évangélisation, comme le suggérait le Père Montuclard vers 1948?

Parmi ces témoins, il y a l'abbé Guérin, le fondateur de la J.O.C. française: il craint, en 1954, que les militants de l'Action Catholique ouvrière substituent «une rédemption temporelle à la rédemption du Christ». Le Père Jacques Lœw, dont l'expérience visant à concilier mission ouvrière et paroisse n'avait pas été suivie, fait en 1964 «Un portrait de l'apôtre d'aujourd'hui». S'il fallait donner une priorité dans les années qui viennent, écrit-il, ce serait de «situer au premier plan le temps de la parole», (*Comme s'il voyait l'invisible*). Dès 1954, Madeleine Delbrêl, «missionnaire sans bateau» à Ivry-sur-Seine, se demande «où on est allé chercher l'opinion si courante aujourd'hui que parler soit facultatif quand on est chrétien...? Dans un milieu incroyant, il y a nécessité chrétienne d'évangéliser... On ne peut pas choisir de parler ou de se taire... Évangéliser ce n'est pas convertir. Annoncer la foi ce n'est pas donner la foi... La foi c'est Dieu qui la donne.» En 1957, Joseph Folliet écrivait de son côté, que «c'est

une carence de l'Action Catholique au lendemain de la guerre d'avoir abandonné cette évangélisation par la parole». En novembre 1966, Jacques Maritain, qui vit retiré chez les Petits Frères de Jésus à Toulouse, publie *Le paysan de la Garonne*. L'Église, dit-il, traverse une crise grave. Celle-ci n'est pas imputable au Concile. Les causes en sont plus anciennes. À la «diabolisation du monde» a succédé «l'agenouillement devant le monde», une peur panique d'être dépassé, peur qui trahit le complexe d'infériorité de beaucoup de chrétiens face au marxisme considéré comme supérieur du point de vue de l'efficacité dans le temporel. Or, si «le mépris du monde» est une hérésie manichéenne, le monde est ambivalent et le chrétien a vocation de le contester. C'est une erreur, dit-il, d'interpréter le Concile en terme de rupture comme le font beaucoup de ceux qui se réclament «de son esprit».

Le progressisme culmine vers 1973-1974. Rome, dès 1971, à propos de la mission *ad gentes*, demande de ne pas confondre l'activité missionnaire avec le développement et de ne pas la réduire à celui-ci au risque d'oublier l'objet spécifique de la mission de l'Église, qui est «l'annonce de l'Évangile dans l'attente de la Jérusalem céleste».

Un an après le Synode de 1974 consacré à «l'Évangélisation», un document essentiel l'Exhortation apostolique de Paul VI, *Evangelii nuntiandi*, du 8 décembre 1975, marque un tournant important[13]. Au terme de l'Année Sainte et dix ans après la clôture du Concile, en ces «temps d'incertitude et de désarroi», «il s'agit d'encourager nos frères dans la mission d'évangélisateurs». Ces conditions nouvelles de la société «nous obligent tous à réviser les méthodes». Les principaux points du texte sont les suivants:

1. L'évangélisation n'est pas facultative. Il y a, parmi «les alibis les plus insidieux..., ceux que l'on prétend trouver dans tel ou tel enseignement du Concile au nom du respect de la liberté religieuse».

2. L'évangélisation passe par une annonce explicite. Le témoignage sans parole est un geste initial d'évangélisation. Il est insuffisant. Il doit être explicité «par une annonce claire, sans équi-

13. Mais très insuffisamment souligné. *Evangelii nuntiandi* est sans doute le texte le plus important publié depuis le Concile.

voque, du Seigneur Jésus», évitant de «réduire la mission aux dimensions d'un projet simplement temporel» et le salut à un bien-être matériel.

3. L'évangélisation demande une visibilité, ce qui réhabilite partiellement le rôle des institutions chrétiennes.

Ce tournant est pris l'année même où Paul VI a considéré le Renouveau charismatique comme «une chance pour l'Eglise» et où, à Lourdes, l'épiscopat français a mis fin au «mandat» des mouvements de l'Action Catholique spécialisée et donc à une «exclusivité» de facto qui avait tendance à prévaloir dans certains diocèses au détriment d'autres formes de présence, celle des mouvements éducatifs, spirituels ou caritatifs.

Le Pape Jean-Paul II confirme et accentue une orientation qui vient de son prédécesseur, mais qui est aussi dans «l'air du temps», puisqu'on en retrouve maints éléments dans les Églises issues de la Réforme.

C'est devant les travailleurs de Nowa Huta, le 9 juin 1979, ville où la nouvelle église du nouveau quartier industriel avait été par lui inaugurée en 1975, que Jean-Paul II annonce que «la nouvelle évangélisation a commencé: l'évangélisation du second millénaire... [qui] doit se référer à la doctrine du Concile Vatican II». Cet appel est renouvelé depuis à différentes reprises. Ainsi, en 1983, à Haïti, «nouvelle évangélisation... dans les méthodes et dans l'expression». En 1984, à Compostelle, à propos de l'Europe. En 1988, l'Exhortation apostolique *Christifideles laïci* étend cet appel à toute l'Église. On peut lire, en 1990, dans l'Encyclique *Redemptoris missio* qu'aujourd'hui «la tentation existe de réduire le christianisme à une sagesse purement humaine... on se bat pour l'homme mais pour un homme mutilé, ramené à une seule dimension horizontale...» Mais «l'Église s'adresse à l'homme dans l'entier respect de sa liberté..., elle propose, elle n'impose pas..., et elle s'arrête devant l'autel de la conscience.» La méthode d'évangélisation sera 1. le témoignage de la vie, 2. l'annonce explicite, 3. la fondation d'une communauté, 4. la confrontation d'une culture et de l'Évangile.

On sait la contestation qu'a soulevée *Le Rêve de Compostelle*, une «reconquista» qui impose un «devoir de résistance», lit-on sur la couverture de *Golias* en août 1991. Cette résistance, ces réticences, viennent de ceux qui ont le sentiment d'être désavoués. Bien qu'en France, en particulier, le «Tout Action catholique spécialisée» ait révélé ses limites, la tentation des militants, et ce n'est pas nouveau, est de sacraliser ce pour quoi ils se sont engagés et de mésestimer, peut-être, le changement. Croit-on

qu'il fut facile d'imposer les patronages? Introduits à Paris en 1835, ils restaient très contestés à la fin du siècle. Croit-on qu'il fut facile d'accepter la J.O.C. ou la J.A.C.F.? le scoutisme? Dans le vrai, le nouveau venu est toujours quelque peu le mal venu.

Dans les années 1950-1970, la réponse aux défis de la modernité imposait d'aller aux incroyants, l'homme de demain étant alors perçu à travers le métallurgiste «athée» de la Région parisienne, syndiqué à la C.G.T. et militant au P.C.F. De plus en plus nombreux sont ceux qui pensent, aujourd'hui, que l'un des grands défis est autre, celui du «religieux sauvage», comme aussi celui de l'affrontement à d'autres religions. Contrairement à certaines affirmations des années 60, le sentiment religieux n'a pas disparu. Quel meilleur symptôme actuel que le succès de librairie - mais pas seulement - que rencontre la nébuleuse du New Age, à la convergence du spiritisme, de l'ésotérisme, de la gnose, de la promotion des religions orientales, de la psychanalyse, de la parapsychologie, de l'astrologie... comme réponse à la crise actuelle de civilisation? Ainsi, par-delà la réalité de «l'indifférence»[14], il est bien clair que la sécularisation rencontre des limites, les sociologues des religions en conviennent. Il conviendrait donc d'aller aux «croyants hors frontières». Ce que les communautés nouvelles, de nombreux mouvements de jeunes, entendent faire. Comme le disait le Père Daniélou en 1965, dans l'*Oraison problème politique*, il y a toujours du paganisme à évangéliser. Il s'agit maintenant de celui des sociétés industrielles, après que, justement, ait été diagnostiqué le déclin du paganisme des sociétés paysannes, au moins en Occident. Le païen n'est-il pas l'homme religieux par excellence? Pour le théologien-historien Claude Dagens, «la négation du religieux dans l'homme» aurait ainsi «abouti à des pastorales suicidaires» (1987). Mais ceux qui sacrifiaient à un schéma d'évolution linéaire et irréversible ont quelque mal à entrer dans cette perspective et s'appuient sur le déclin continu des pratiques et des connaissances religieuses pour argumenter et dénoncer la nostalgie pour un passé mythique appelé chrétienté. De là, l'âpreté de la controverse interne à l'Église, il faudrait d'ailleurs dire «aux Églises», car les mêmes

14. «Indifférence» par rapport à quoi et à qui? Commentant l'enquête C.S.A. - La Vie - Fleurus (novembre 1992) sur les croyances des jeunes, le sociologue Yves Lambert note qu'«il y a un retour de croyance, alors que la pratique continue de baisser». Plus de croyance et moins d'appartenance, c'est bien ce qui ressortirait de l'évolution actuelle pour l'Europe occidentale.

débats agitent le protestantisme, opposant un courant «libéral» sécularisté à un courant «évangélique», dont l'importance croît. Conciliateur, Philippe Warnier s'exprimait ainsi, dans *La Croix* du 6 juillet 1989:

> La génération qui a fait le Concile n'a pas démérité. Elle a fait sortir l'Eglise de sa citadelle en lui faisant redécouvrir le monde comme lieu du travail de l'esprit. Mais elle doit aujourd'hui comprendre les besoins de repères, de renouveau spirituel et de cohésion communautaire des nouvelles générations, dont les racines chrétiennes sont fragiles et la mémoire ecclésiale souvent trop fraîche... Elle doit admettre aussi que l'épiscopat et une majorité du Peuple de Dieu aspirent à l'affirmation d'une identité claire, à une visibilité sociale, à une cohésion enracinée dans la communion fraternelle. Ces requêtes ne sont pas de fausses questions.

Maîtriser les dérives irrationnelles et les fondamentalismes demanderait donc d'être très attentif et accueillant aux requêtes nouvelles. On peut considérer, par exemple, qu'en France le rapport de Mgr Marcus sur *Le Renouveau spirituel*, en 1982, est allé dans ce sens, et de même la Fédération protestante de France, en 1984, lorsqu'elle a reconnu «les erreurs du passé», qui ont conduit les Églises à la défiance envers les hommes touchés par le réveil pentecôtiste et demandé de «réévaluer la place de l'adoration dans la vie de l'Église», puisqu'aussi bien seule une analyse vraiment comparative, évitant d'enfermer la réflexion dans les problèmes internes et soucieuse de saisir les évolutions dans la longue durée, peut permettre une vue plus distanciée des attentes d'une époque, lesquelles dépassent toujours les frontières d'une Église[15].

F-34032 Montpellier Cedex 1 Gérard CHOLVY
Université Paul Valéry, B.P. 5043

15. Nous avons tenté un parcours de «Deux siècles d'histoire des mouvements de laïcs dans le catholicisme français», texte reproduit en diverses publications, en particulier *Esprit et Vie* n° 20 (1992) 273-285 et *Évangile et Mission*, hebdomadaire des diocèses de Suisse romande, 44 (1992) 1151-1161 et 45 (1992) 1179-1194, Fribourg.